

Here's a little story that must be told/ About two cool brothers that were put on hold". Nando De Colo et Steed Tchicamboud n'ont sans doute jamais vu le film *Wild Style*, mais ces deux mesures du duo Double Trouble reflètent pourtant leur parcours à merveille. Même s'ils sont encore jeunes (20 ans pour le premier, 26 pour le second), ils savent tous les deux ce que cela signifie de se faire passer devant et de devoir attendre patiemment son heure. Pour Steed, il a fallu descendre en N1 et en Pro B avant qu'on lui donne une vraie chance en Pro A, tandis que Nando s'est fait snober par toutes les équipes de France de jeunes, avant de finalement exploser au grand jour, la saison dernière. La route a été longue, mais les voici désormais au contrôle de leur destinée. Aussi complémentaires sur le terrain que dans la vie, les deux arrières choletais commen-

cent à peine à goûter au succès et n'ont pas prévu de s'arrêter de si tôt. En plus d'être tous les deux dans le Top 3 des meilleurs scoreurs français, d'avoir été décisifs dans le carton de Cholet à la Semaine des As, de compter une sélection chacun au All-Star Game et, dans le cas de Nando, d'avoir déjà deux titres de MVP à son actif (ASG et SDA), leur cote de confiance est en hausse exponentielle. Pour leurs adversaires, ça veut dire une double ration de problèmes en prévision...

REVERSE : A quoi vous attendiez-vous au début de cette saison ?

Steed Tchicamboud : Pour moi, l'objectif, c'était de confirmer ma première saison en Pro A et pour l'instant, tout se passe bien. En plus, on a gagné la Semaine des As, donc c'est parfait pour nous.
Nando De Colo : Cette année, il fallait que je con-

TCHICAMBOUD STATS

Meneur - 1,93 m - 26 ans
13 points à 47,2%
31,5% à trois points
4,1 rebonds
3,9 passes
1,1 interception

RECORDS :

24 points contre Paris-Levallois
7 rebonds contre Clermont
10 passes contre Hyeres-Toulon

finie ma deuxième partie de saison de l'année dernière et que je continue de travailler. Après, collectivement, le coach et l'équipe avaient fixé des objectifs, à commencer par se qualifier pour la Semaine des As, puisque ça faisait deux ans que Cholet n'y avait pas été. Donc c'était important de le faire. Après, il reste encore plein d'objectifs à atteindre, comme la Coupe de France qui suit et les playoffs vers la fin.

REVERSE : Vous aviez des garanties concernant votre implication dans le jeu ?

ST : Le coach m'avait dit que j'aurais un temps de jeu équivalent à celui de l'année dernière, mais que j'aurais plus de responsabilités offensives et que j'allais devoir plus apporter dans ce secteur. C'est ce qui se passe, donc il n'y a pas de problème.

NDC : C'était un peu la même chose pour moi. Cette année, je pense qu'il attend de Steed et moi que nous fassions partie des leaders de cette équipe. A nous d'endosser ces responsabilités et d'en tirer le maximum.

REVERSE : Comment est-ce que ça se passe avec Erman Kunter ?

ST : Pour moi, chaque semaine, c'est discussion avec le coach. On a un peu une relation père-fils. Parfois, quand j'ai fait un mauvais match, il ne me parle pas, après, quand je fais un bon match, il me parle (rires). Et moi aussi, des fois je suis énervé contre lui donc on reste dans notre coin, mais on sait qu'après ça va repartir. C'est une vraie relation père-fils.

NDC : Moi ça s'arrête au terrain. Parfois, il nous appelle, Steed et moi, pour nous donner ses consignes, pour ne pas laisser filer des fins de match.

ST : Sinon, c'est vrai que quand l'équipe va mal, c'est Nando, Claude (Marquis) et moi qui prenons (sourire). Au mois de janvier, on n'était pas bien et il a commencé à nous mettre un peu la pression. En nous disant qu'il avait peut-être fait une erreur en mettant des Français comme leaders de l'équipe, parce qu'on ne lui rendait pas la confiance qu'il nous avait donnée. Mais on lui a bien rendu sur la Semaine des As.

REVERSE : Vos parcours sont différents, mais vous avez tous les deux percé plus tard que d'autres joueurs de votre génération. Comment est-ce que vous analysez ça ?

NDC : Ça a toujours été comme ça pour moi, que ce soit au niveau des équipes de France ou du pôle. Il y a toujours eu des joueurs devant moi, mais je ne me faisais pas de souci, je savais que ça allait arriver. J'ai continué à travailler et ça s'est fait sur le tard.

ST : Quand j'étais espoir à Chalon, je faisais partie des meilleurs Français du championnat. J'avais signé mon premier contrat pro dans la foulée, mais je m'entendais mal avec le coach espoirs et c'est lui qui est devenu le coach pro. Je voulais rester avec les pros et, lui, il voulait que je continue de m'entraîner avec les espoirs, alors que je n'avais plus rien à faire avec eux. Du coup, j'ai dû partir en Nationale 1 et faire mon bout de chemin. D'ailleurs, Erman me répète souvent qu'il a beaucoup de respect pour moi, parce qu'il sait que je suis parti de loin.

ON NOUS A BIEN CRACHE DESSUS PENDANT LE MOIS DE JANVIER PARCE QU'ON N'AVAIT PAS DE RESULTATS. MAINTENANT QU'ON A REMPORTE LA SEMAINE DES AS, TOUT LE MONDE EST AVEC NOUS, MAIS IL FAUT MONTRER QU'ON NE L'A PAS GAGNEE PAR HASARD.

- Nando -

REVERSE : De ton côté Nando, tu as fait toute ta carrière à Cholet. Tu avais tenté d'entrer à l'INSEP ?

NDC : Non, pas du tout. A l'époque, le club avait envoyé des gens faire des tests là-bas, mais je n'en faisais pas partie. Pour moi, de toute façon, l'INSEP ou un centre de formation, c'était pareil, ça m'allait. Je savais que derrière il y avait un groupe pro donc c'était important de rester ici parce que c'était l'occasion de côtoyer directement de grands joueurs. A cet âge-là, la maturité physique fait beaucoup la différence. Il y en a qui était déjà costauds, donc, dès que moi j'arrivais à leur niveau, le jeu changeait parce qu'ils passaient encore un palier. C'était surtout là que j'étais encore un peu juste.

REVERSE : Est-ce que le fait d'avoir dû attendre votre tour vous a donné un goût de revanche ?

ST : (Déterminé) Aujourd'hui, chaque fois que je joue un meneur, je me dis que je suis meilleur que lui et que je ne dois pas me laisser faire. C'est de là aussi que je tire la rage de faire mieux que mon adversaire direct.

NDC : Moi, je ne le vis pas comme une revanche, parce qu'il n'y a personne qui m'a vraiment écarté. Ce qui me pousse, c'est plus l'envie de montrer à tous ceux qui m'ont entraîné ou qui ont joué avec moi que j'étais capable de faire quelque chose. Maintenant il faut continuer, ce n'est que le début.

REVERSE : Est-ce qu'il y a eu des déclics ou des paliers forts dans vos parcours ?

ST : Dès que je suis arrivé à Cholet, dès les premiers entraînements, je me demandais pourquoi Nando n'était qu'un espoir du bout du banc. Ça se voyait qu'il avait des capacités. A l'entraînement, il se donnait toujours à fond et il n'était jamais minable face aux Ricains qui étaient devant lui. Mais son déclin, je pense que ça a été son panier au buzzer l'an dernier contre Chalon. Après, ça a été une flèche, plus personne ne pouvait l'arrêter (il rit ; Nando, lui, sourit, presque gêné).

REVERSE : Vous vous mettiez beaucoup la pression l'un l'autre à l'entraînement ?

ST : Non, non (sourire). De toute façon, on n'était pas opposé l'un à l'autre, parce que, lui, il jouait surtout contre les Ricains au poste 2 et moi j'étais déjà concentré sur le meneur américain pour lui prendre sa place (rires). Mais Nando, je ne l'ai jamais vu minable contre les Ricains... encore. On est à Cholet hein (éclats de rires).

REVERSE : En un an, vous êtes passés tous les deux du statut de surprises à celui de All-Stars, qu'est-ce que ça change pour vous ?

NDC : (Grand sourire) All-Star, ça fait plaisir, c'est sûr... Ça veut dire qu'on a fait une bonne première partie de saison, mais il ne faut pas s'arrêter à ça. Il faut encore continuer et prouver que ce statut, on l'a et qu'on veut le garder.

ST : Ça veut dire qu'on fait partie des meilleurs joueurs français et ça valorise le travail qu'on a fourni depuis des années.

REVERSE : Vous sentez que les équipes vous attendent plus au tournant ?

ST : Ça avait déjà commencé l'an dernier, mais aujourd'hui qu'on a les « rôles de l'équipe », c'est vrai qu'on est encore plus ciblés, surtout Nando, ils mettent toujours de gros défenseurs sur lui. Contre l'ASVEL, quand Conley a essayé de jouer physique avec lui, on a vu que ça n'avait pas fonctionné, et voilà ! (Sourire) C'est pas un message que je passe, mais c'est la vérité quand même (rires). Il a essayé de jouer physique, mais le petit minot du Nord ne s'est pas laissé faire.

REVERSE : En arrivant à la Semaine des As, vous aviez le sentiment que vous pouviez faire un truc fort ?

ST : Pas vraiment. On s'était qualifié de justesse, grâce à la victoire du Mans face à Strasbourg, mais



le coach nous a dit qu'on pouvait le faire. On avait sa pleine confiance et on est partis à la guerre ! J'ai revu les matches, et c'était vraiment ça. Je n'ai pas reconnu l'équipe. Surtout contre Villeurbanne, c'était un vrai match, avec deux gros en bas et les meneurs de l'équipe de France... Il y avait ça aussi comme challenge.

REVERSE : Ça motive de se dire qu'on va jouer les meneurs de l'EDF ?

ST : Ah oui ! Attends, il y a le backcourt français villeurbanais et celui de Cholet. Dans les journaux, on lisait toujours que la meilleure paire d'arrière français, c'était celle de l'ASVEL. Donc nous on voulait prouver que c'était nous le meilleur backcourt français et c'est ce qu'on a fait. Ça se voit sur les stats et sur le match. Il n'y a pas eu de problème là-dessus.

REVERSE : C'est une fierté ça, d'avoir battu le backcourt de l'équipe de France d'une part, et de taffer des équipes qui ont deux arrières rivaux, d'autre part ?

ST : Ouais, ça prouve que le basket français n'est pas mort et qu'avec des Français, on peut réussir. Maintenant, taper la paire d'arrière de l'ASVEL qui est la même que celle de l'équipe de France, ça valorise toujours.

NDC : Ouais, c'est sûr, parce qu'en plus ce sont deux très bons joueurs et qu'on sait qu'ils sont capables de faire de bonnes choses. C'était à nous de les stopper là-dessus, parce qu'on savait que le jeu de l'ASVEL reposait beaucoup sur eux, vu qu'ils arrivent bien à gérer l'équipe. Dès qu'on les a sortis un peu du match, ça a été plus facile pour nous.

REVERSE : Conley a beaucoup croqué aussi, ça vous a un peu mâché le travail, non ? (rires)

NDC : Oui, c'est vrai. Je me rappelle, c'était Rodrigue (Beaubois) qui défendait sur lui et je lui ai dit : « Tu vas voir, il va jouer tous les ballons pour lui, si tu défends bien, il va shooter de loin et il va forcer. » Il n'était pas en réussite, donc ça nous a permis derrière d'enfoncer le clou.

REVERSE : Cholet est passé par des hauts et des bas cette année, mais en ce moment, est-



ON LISAIT TOUJOURS QUE LA MEILLEURE PAIRE D'ARRIÈRES FRANÇAIS, C'ÉTAIT CELLE DE L'ASVEL. NOUS ON VOULAIT PROUVER QUE C'ÉTAIT NOUS ET C'EST CE QU'ON A FAIT.

- Steed -

ce que vous avez l'impression de jouer votre meilleur basket ?

NDC : (Il réfléchit) En ce moment... oui, on est bien. Sur les trois dernières semaines, y'a pas de souci. Avoir des hauts et des bas, ça arrive dans toutes les carrières, ce qui est important, c'est de se remettre vite sur pied pour continuer la route.

ST : Je suis d'accord avec Nando. Mais ce qu'on n'a pas encore réussi à faire, c'est être performants les trois Français en même temps. Il n'y a que sur le match contre l'ASVEL qu'on est arrivés à ça.

NDC : (il coupe, déterminé) Mais ça va venir, la saison est encore longue.

REVERSE : Vous avez les dents longues maintenant...

ST : Il faut, sinon on n'arrive à rien.

NDC : D'autant qu'on nous a bien craché dessus pendant le mois de janvier parce qu'on n'avait pas de résultats. Maintenant qu'on a remporté la Semaine des As, tout le monde est avec nous, mais il faut montrer qu'on ne l'a pas gagnée par hasard et qu'on peut faire de bons résultats.

REVERSE : Nando, de l'extérieur, on a l'impression que tout te vient facilement, est-ce que tu trouves ça juste ? Ou est-ce que tu penses que les gens ne se rendent pas compte de tout le travail qu'il y a derrière ?

NDC : C'est sûr qu'il y a beaucoup de travail. De toute façon, sortir d'une année où personne ne te connaît et parvenir à avoir un statut, ça ne se fait pas par hasard. Il y a eu beaucoup de travail et maintenant ça paie.

ST : Il y a surtout beaucoup, beaucoup, beaucoup de talent. Des fois, à l'entraînement je vois qu'il arrive à faire des choses... (il sourit en se retournant vers Nando) quoi que maintenant il arrive même à les faire en match ! Parce que je le voyais faire des trucs, je me disais « ST il fait ça en match, ça va être la merde, tout le monde va se lever dans les tribunes. » (rires) Mais Nando, je pense qu'il ne faut vraiment pas le brider, il faut le laisser jouer. C'est un bijou du basket français.

REVERSE : Qu'est-ce que vous vous apportez mutuellement ?

ST : On a entièrement confiance l'un en l'autre. A la fin du match, si je suis fatigué, je ne vais pas demander à quelqu'un d'autre de prendre le ballon et de jouer le un-contre-un. Comme sur le match de Dijon. Sur la dernière possession, le coach dit à Nando « Tu prends le pick & roll et tu joues ». Derrière, je lui dis « Prends le pick & roll, je sors et

tu me passes le ballon ». C'est ce qui s'est passé et on a gagné d'un point.

NDC : C'est clair, je ne me suis pas posé de question. De toute façon, tu sais que si le mec te dit ça, c'est qu'il sera là. C'est pas comme s'il te disait « Vas-y, prends la balle, moi je vais dans le corner et tu te démerdes. » (rires)

REVERSE : Et Rodrigue, il essaie de vous taffer à l'entraînement ?

NDC : (sourire) Ouais... Il essaie...

ST : Rodrigue ça va être le prochain, c'est sûr et certain ! A l'entraînement, c'est moi qui défend sur lui et des fois je le vois faire des trucs... je me dis : « Putain, d'où il sort ça ? » Dommage qu'il se soit blessé en début de saison, mais là il revient bien.

REVERSE : Il vous met un peu la pression ?

ST : Non, pas vraiment parce que le coach nous fait parfois jouer tous les trois ensemble. Après, la concurrence est toujours là. En plus, pour moi, c'est un jeune, je ne peux pas accepter de me faire taffer (rires).

NDC : Ce n'est pas vraiment de la pression. Quand il est sur le terrain, on essaie de tout faire pour qu'il soit à l'aise.

ST : Il faut dire aussi que le coach a vraiment confiance en lui, parce que moi, je n'avais jamais vu un espoir revenir de blessure et jouer direct.

NDC : C'est ce que je me disais aussi. Normalement, quand tu es espoir, même quand tu es le leader et que tu te blesses deux semaines, quand tu reviens le coach te dit « Il faut d'abord que tu retrouves ta place sur le terrain » (rires). Mais bon, c'est bien, tant mieux pour lui.

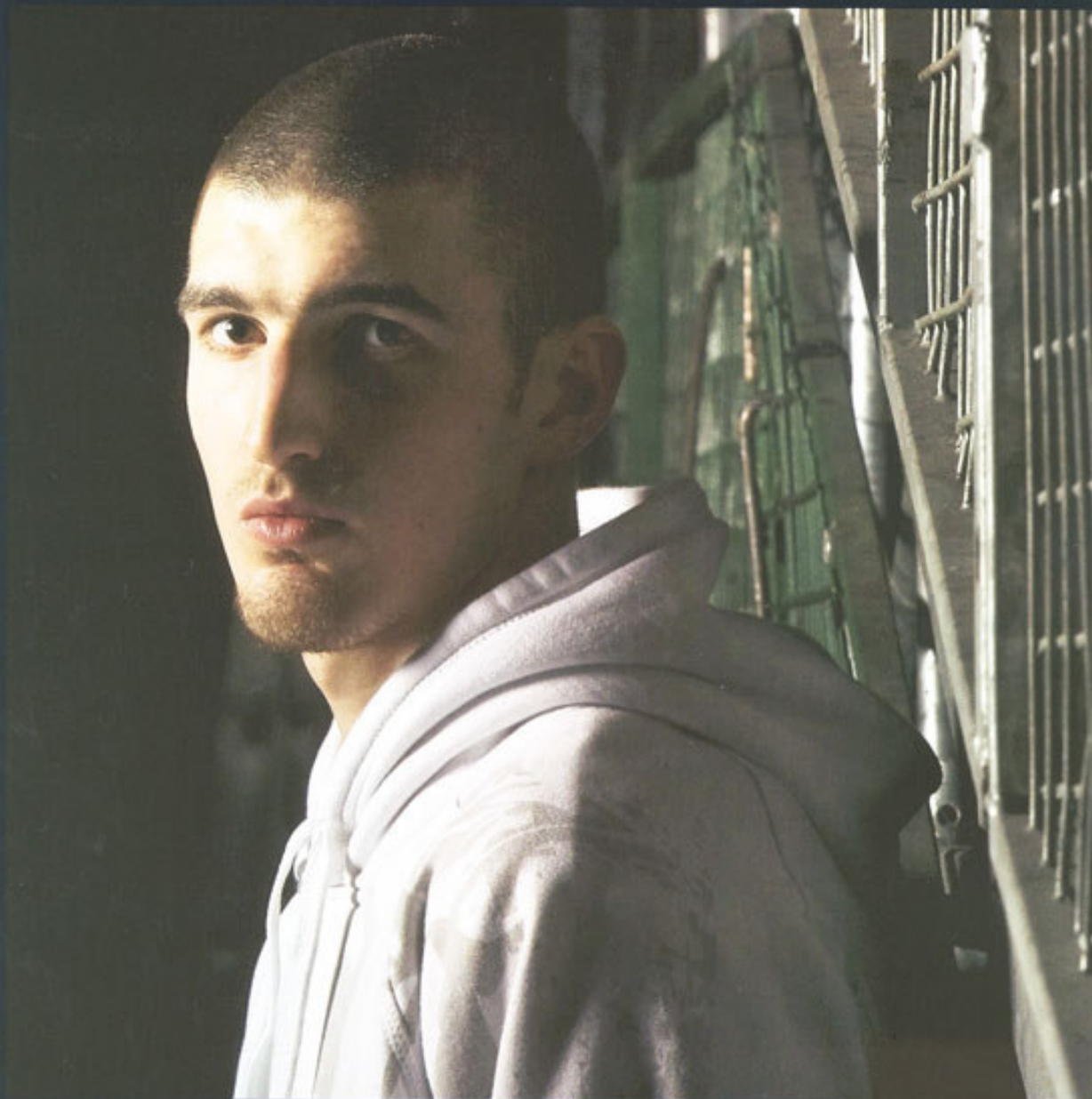
REVERSE : D'un point de vue individuel, les années à venir vont être décisives pour votre carrière, comment vous les imaginez ?

NDC : Moi je n'imagine pas. Je vis, je fais mon truc et on verra ce qui se passe derrière.

ST : En plus, le coach n'arrête pas de nous répéter qu'il faut d'abord penser au présent. Sinon, ça risque de te mettre des idées dans la tête et ton basket va s'en ressentir.

REVERSE : Bon et l'équipe de France par contre, vous devez y penser un peu quand même, non ?

NDC : C'est pareil, pour l'instant, c'est plus les gens qui nous en parlent que nous qui y pensons. Il faut d'abord qu'on se concentre sur la saison, l'équipe de France, c'est encore loin pour nous. C'est vrai que comme j'ai joué pour Michel Gomez en moins de 20, les gens m'en parlent beaucoup.



DE COLO STATS

Arrière - 1,92 m - 20 ans
 13,3 points à 45,2%
 40% à trois points
 2,8 rebonds
 3,5 passes
 1,5 interception

RECORDS :

26 points contre Hyeres-Toulon
 8 rebonds contre Le Havre
 10 passes contre Hyeres-Toulon

MVP du All-Star Game 2007
 MVP de la Semaine des AS 2008

Mais bon, je me dis que si on a le niveau pour l'équipe de France, on y sera... Moi, je pense qu'on l'a, évidemment.

REVERSE : La qualification pour le prochain Euro, c'est un challenge que vous trouvez intéressant ?

ST : De toute façon, mon objectif, c'est de jouer au plus haut niveau possible, donc la prochaine étape, c'est l'équipe de France. Pour l'instant je fais une bonne saison, donc j'espère que ça va se concrétiser par ça, ou au moins par une présélection. C'est un gros challenge, d'autant que les joueurs NBA n'y seront pas, donc ce serait bien pour nous d'y aller et d'essayer de faire son trou. Quand les mecs NBA reviendront, on verra bien ce qui se passera.

NDC : C'est vrai que si on y va et qu'on fait un résultat, on pourra montrer qu'on a de quoi en faire partie, même à côté des joueurs NBA.

REVERSE : Sinon, Steed, on sait que tu as participé au dernier Qual 54, c'est important pour vous le street ?

ST : Moi je viens du 91, j'ai commencé le basket dans la rue. Mais bon, moi c'est beaucoup Sacha Giffa qui me met dans son équipe (rires), Zikfi ! J'y vais toujours avec plaisir, c'est une grande fête et en plus il y a du potentiel.

NDC : Pour moi, pas vraiment. J'en ai fait un peu, mais juste pour délirer entre potes, l'été, histoire de toucher un peu le ballon.

REVERSE : C'est lequel de vous deux qui a les meilleurs moves alors ?

ST : Les meilleurs moves ? (sourire) De Colo ! Il te sort des trucs, tu te demandes d'où ça vient (rires). Il vient, il passe main droite, main gauche... arrhhh, laisse tomber. ●

2. DES NOUVELLES DES ANCIENS...

- Antoine RIGAUDEAU



QUAND RIGAUDEAU PREND FEU

La série à trois-points d'Antoine Rigaudeau contre la Chine, aux J.O. 2000

Après les défaites contre les USA et la Lituanie, le match contre la Chine était celui de la dernière chance pour l'équipe de France. Avec leur raquette surdimensionnée (Yao Ming et Wang Zhizhi obligent), les Chinois menaient de 13 points à la 26ème, le moment choisi par « Il Maestro » pour donner son récital. En plantant 7 Larry Bird et un jump-shoot, Antoine Rigaudeau (29 pts à 11/19) redonnait l'avantage à la France et lui permettait de terminer sur un fumant 37-10. Ainsi qualifiée pour les quarts de finale, l'EDF était prête à écrire l'histoire. Retour sur cette perf avec l'un de ses acteurs principaux : Jim Bilba.



« Ce match contre la Chine, c'était celui qu'il fallait absolument gagner. Pour la qualif, c'était eux ou nous. Mais ils nous posaient de gros problèmes avec leurs deux tours jumelles ; on ne voyait pas le jour. Et puis Antoine s'est réveillé... il a pris feu. Il a entraîné toute l'équipe dans son sillage et on peut dire que le déclic qu'on attendait depuis le début des Jeux est venu de lui.

On voyait dans leurs yeux que les Chinois ne s'attendaient pas à ça, mais là, Antoine était dans la zone. Au début, ils ne défendaient pas trop près de lui, mais à la fin, ils le collaient vraiment. C'était déjà trop tard, il avait pris feu ! Je n'étais pas vraiment surpris parce que ce n'était pas la première fois qu'il sortait un truc pareil.

Ce déclic a été un gros déclencheur psychologique pour l'équipe et il nous a donné beaucoup de confiance. Une grande partie du groupe avait un vrai vécu collectif et on avait quand même subi pas mal de déboires ensemble. On voulait réussir quelque chose. Sydney, c'était la fin d'un cycle avec ce groupe et ce fut une fin en apothéose. »

Reverse – Mars/Avril 2008

RAP & HOOPS **STEPHEN BRUN** UN SOULQUARIAN A GRAVELINES

TEXTE : THEOPHILE HAUMESSER / PHOTO : DR

POUR UNE FOIS, C'EST UN BASKETTEUR QUI NOUS PARLE DE HIP HOP ET NON L'INVERSE. IL FAUT DIRE QU'AVEC STEPHEN BRUN, ON EST BIEN TOMBÉ PUISQUE L'AILIER DU BCM S'Y CONNAÎT AUTANT EN MATIÈRE DE RIMES ET DE PRODUCTIONS, QU'EN LECTURE DE DÉFENSES ET EN PICK & ROLL.

REVERSE : Si j'ai bien compris, tu es un vrai fan de Common...

Stephen Brun : Ouais, grave ! Je l'ai vu en concert à Montreux, au festival de jazz et c'était énorme ! Je l'aime bien parce qu'il y a du vrai son derrière. Ce n'est pas de la musique d'aujourd'hui, avec les sons du Sud et des vieux beats (rires). Et il pose des vrais lyrics, il parle de choses sensées.

REVERSE : Tu as l'air d'avoir des goûts assez pointus (MF Doom, Nouveau Riche, Danger Mouse...), tu suis ça vraiment de prêt, non ?

SB : Ah ouais, je suis à fond dedans. Le rap commercial, tout ce qui est 50 Cent, Lil' Wayne, j'ai horreur de ça, ça m'insupporte. Moi ce que j'aime, c'est les trucs undergrounds avec de vrais artistes et de vrais producteurs. Je traîne beaucoup

sur Okayplayer.com, parce que la plupart des mecs que j'aime bien travaillent avec ce site. Je me renseigne sur toutes les sorties et ça me permet de découvrir aussi des artistes que je ne connaissais pas avant.

REVERSE : Il y a un album que tu attends particulièrement ?

SB : Celui que j'attendais vraiment, c'était celui d'Erykah Badu. Là ça fait trois jours que je l'ai et je ne suis pas déçu. J'aime beaucoup son univers.

REVERSE : Tu t'y connais carrément plus que les Ricains du championnat (rires)...

SB : Ouais, mais la plupart, ils ont 23 ans, à part Lil' Wayne et le Crunk, ils ne connaissent rien. Je ne parle même pas de rap avec eux (rires).



REVERSE : Si tu avais pu être un MC, qui aurais-tu aimé être ?

SB : (Il réfléchit) Ce n'est pas un MC, mais j'aurais bien aimé être le producteur J-Dilla. Il est mort il n'y a pas très longtemps (pile deux ans - ndlr) mais dès qu'il y a un son qui est produit par lui, c'est une bombe. La plupart des artistes que je kiffe ont travaillé avec lui et lui ont rendu hommage. Même

les albums qu'il a sortis en solo sont énormes !

REVERSE : Pour finir, la question relou par excellence. C'est quoi ton Top 3 des meilleurs MC's ?

SB : Woah, c'est chaud ce que tu me demandes ! (Rires) Je dirais, Talib Kweli, Mos Def et Common. Ce sont les trois gars qui me font le plus kiffer.





JIM BILBA

UN HÉROS TRÈS DISCRET

PROPOS RECUEILLIS PAR XAVIER D'ALMEIDA
PHOTOS : ETIENNE LIZAMBARO & FFBB

Nostalgie, nostalgie... Jim « Trampoline » Bilba, le Dennis Rodman cool de la Pro A, le Florent Piétrus des années 1987-2007 vient de prendre sa retraite avec un palmarès épais comme le Guinness Book des records. Pour tous ceux qui se souviennent de sa défense sur Sabonis ou de ses contres « stratosphériques » sur les Ricains du championnat, c'est toute une époque qui prend fin. Preuve de son incroyable longévité, tout le basket français des vingt dernières années était présent à son jubilé, de Demory à Gélabale, de Cholet 88 à Cholet 2007 en passant par Sidney et Limoges 1993. Jim a su s'adapter à toutes les époques, adoptant le style Wesley Snipes avec moustache Magnum sur mini-short, pour terminer l'année dernière avec les tresses de Claude Marquis, sans oublier la boule à Z des 90's de Jordan... Une légende, on vous dit. Et aussi un mec charmant à la grande finesse d'analyse qui revient pour *REVERSE* sur une des plus grandes carrières du basket français : la sienne.

LES DEBUTS

Avant mes quinze ans, je faisais un peu de tout et puis un ami de mes parents m'a dit que je devrais essayer le basket parce que j'étais grand. Ils ont trouvé que j'avais des aptitudes alors j'ai postulé pour deux centres de formation : Cholet

et Pau. Mais trois mois avant de partir, je me suis blessé au genou et Pau a renoncé à me prendre. Je suis donc allé sur Cholet. Ce qui est marrant dans cette histoire c'est que, quelques années après, Michel Léger (NDLR : président fondateur du Cholet Basket) m'a dit qu'il m'avait choisi parce qu'il trouvait que Jim Bilba ça sonnait bien pour un basketteur !

Je me suis fait encore opérer du ménisque en septembre parce que j'avais vraiment très mal. Mais avant l'opération, j'étais allé voir un spécialiste à St-Etienne. Il me dit : « Monsieur, il va falloir que vous mettiez une prothèse et vous ne pourrez plus faire de sport de haut niveau. » Moi, j'arrivais de la Guadeloupe et on me dit ça, j'avais le moral dans les chaussettes... Je reviens à Cholet et le chirurgien m'opère en me disant qu'il ne croyait pas trop que le genou pourrait tenir. J'ai recommencé le basket au mois de novembre et même si j'ai boitillé pendant toute la première année, ça a tenu. Je faisais trois entraînements par jour, avec les espoirs et l'équipe première. Je vivais vraiment ma passion sans me poser de question et Graylin Warner m'a pris sous son aile. Puis Jean Galle est arrivé...

Dès les premiers instants, il m'a fait confiance : il m'a donné 5 minutes, 10 minutes, avec des missions défensives. Je me rappellerai toujours

quand il m'a fait rentrer la première fois, il m'a dit : « Bon, Jim, t'es en face du meilleur joueur du championnat, Kevin Figaro. Tu restes avec lui, tu le lâches pas. » Et c'est ce que j'ai fait... C'est comme ça que j'ai fait mon petit trou, à mon plus grand bonheur.

On était la toute nouvelle équipe en Pro A, on ne se posait pas de question... Je me souviens qu'on a battu Limoges sur son parquet ! Même nous on ne s'y attendait pas ! Finalement, on arrive en finale du tournoi des As, en finale des Playoffs...

Cette première année, on se qualifie pour la Coupe d'Europe. Au tour préliminaire, on tombe contre une équipe suédoise. On va là-bas et on perd de 27 points. 27 points ! Tout le monde pense qu'on est foutu, mais au retour on leur met une taule et on se qualifie. Puis on joue contre le Real Madrid avec Drazen Petrovic qui nous met au moins 35 points. Mais on a renversé la tendance au cours d'un match épique. A un moment, je crois qu'ils mettent un coup de coude et Kenny Austin, qui ne jouait pas, rentre sur le terrain. Il y a un combat général, le match est arrêté pendant je ne sais pas combien de temps et au final, on gagne quand même ! Tous les Choletais qui ont vécu ce match s'en souviennent comme d'un moment très fort du basket à Cholet. ●●●



Ils en parlent

DELANEY RUDD

Jim, c'est le seul joueur que je connais à avoir joué cent ans ! Mon meilleur souvenir de lui, c'est le jour où je l'ai vu arriver à Lyon. J'étais tellement enthousiaste qu'il vienne jouer avec nous ! Mais je dois vous dire ce qui l'a vraiment décidé : un jour, on a joué contre Limoges à Gerland. Jim était encore au CSP et je ne le connaissais pas. Et je lui ai dunké dessus ! Mais il refuse de le reconnaître, pourtant on lui a montré une photo du dunk et même Greg lui a dit « Oui, Jim, c'était bien toi », mais il refuse encore d'accepter la vérité... Je suis sûr que pour lui, c'était un tournant dans sa carrière. Ce jour-là, il a décidé de venir à l'ASVEL.

A 18 comme à 39 ans, Bilba a toujours pu compter sur des capacités athlétiques hors normes

JIM BILBA PALMARES

★ En club :

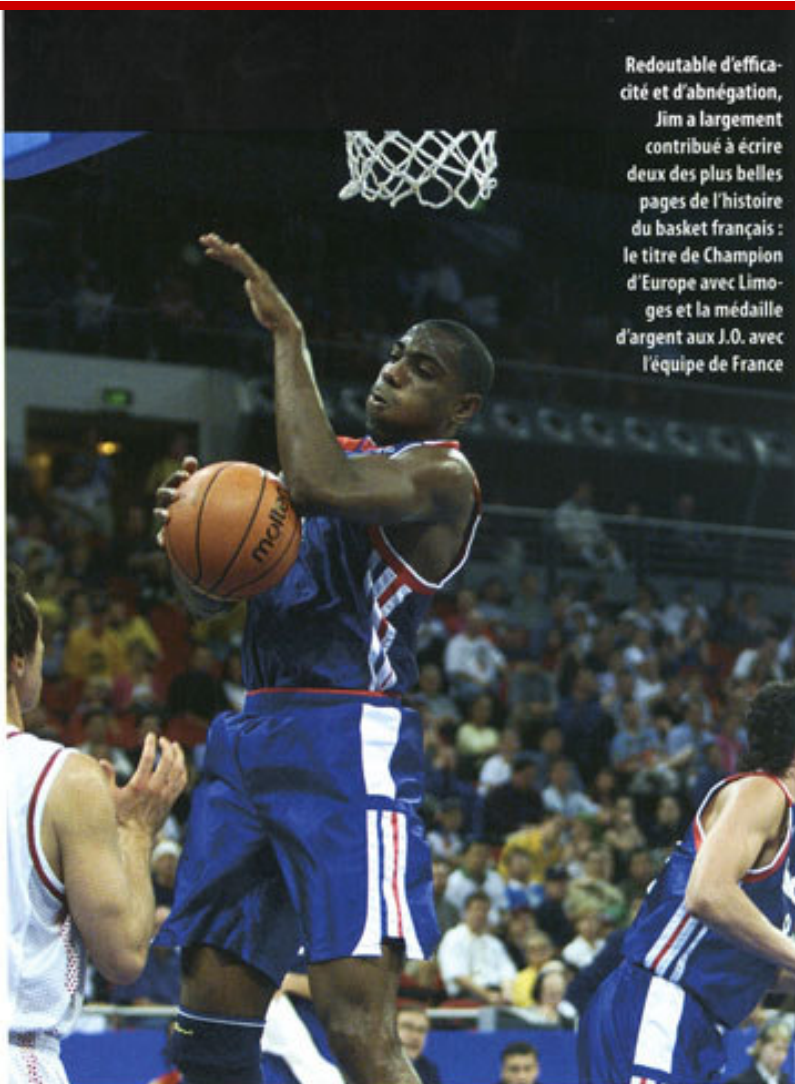
Champion d'Europe avec le CSP Limoges en 93
2 participations au Final Four Euroleague avec l'ASVEL, en 1995 et 1997
2 fois champion de France avec le CSP en 1993 et 1994
4 fois finaliste du championnat de France en 1997, 1999, 2000 et 2001 avec l'ASVEL
2 fois vainqueur de la Coupe Busnel en 1994 et 1995, avec Limoges
2 fois vainqueur de la Coupe de France en 1996 et 2001 avec l'ASVEL
Champion de Grèce avec l'AEK Athènes en 02
Champion de France espoirs en 1988 et 1989 avec Cholet
Vainqueur du Trophée du Futur : 1989

★ Individuel :

3ème meilleur rebondeur de l'histoire de la Pro A (2649), 11ème meilleur scoreur (4388) et 19ème meilleur passeur (1060)
3 fois MVP français de LNB, en 97, 98 et 2001
12 sélections au All-Star Game (de 90 à 01)
2 fois MVP du All-Star Game, en 1993 et 2001
1 sélection à l'Eurostar (l'ancien All-Star Game de la FIBA), en 1999

★ Equipe de France :

166 sélections en équipe de France
Médaille d'argent aux Jeux Olympiques de Sydney, en 2000
6 Championnats d'Europe de 1989 à 2001, dont deux fois 4ème (1991 et 1999)



Redoutable d'efficacité et d'abnégation, Jim a largement contribué à écrire deux des plus belles pages de l'histoire du basket français : le titre de Champion d'Europe avec Limoges et la médaille d'argent aux J.O. avec l'équipe de France

LIMOGES

Ça a été un gros déchirement de partir de Cholet. Mais Limoges me proposait de jouer l'Euroleague... C'était le moment de franchir le pas. A l'époque il y avait Richard Dacoury, Willy Redden, Marc M'Bahia, Michael Young, Franck Butter, Fred Forte, etc. Dès notre arrivée, les anciens nous ont mis à l'aise, mais la charge de travail avait changé de niveau. C'était deux heures complètes très, très, très intenses !

Quand j'ai signé, je n'avais jamais discuté avec Bozidar Maljkovic. Il n'y a pas eu non plus beaucoup de discussions au début... Il faut dire qu'on a passé les quinze premiers jours à voir à l'extérieur et à faire de la musculation ! (rires). Il nous a dit : « De toute manière, tant que vous ne serez pas préparés physiquement, vous ne rentrez pas dans la salle. » (rires). On a fait quinze jours comme ça et puis il a dit : « Non, vous n'êtes pas encore assez prêts, on tait encore une semaine. » (Il se marre).

C'était très dur. Pendant le premier entraînement, dans les bois, je me souviens que j'avais été un des premiers à vomir... Mais ça a porté ses fruits. Au bout des trois semaines, on s'est

dit : « Bon, on a fait que du physique, maintenant on va rentrer à la salle et ça va être cool. » Eh ben... (rires)... c'était encore pire en salle ! On se payait les suicides, les allers-retours... ça te renforce, c'est vrai, et ça renforce le groupe. Quand il voyait qu'on commençait à partir en live à prendre plein de shoots, il nous disait : « Bon, les gars, je vous dis de jouer ensemble ! » Il le disait une fois. La deuxième fois, il nous faisait poser le ballon et il disait : « Bon, les gars, vous ne comprenez pas alors autant courir pour les bonnes choses ! » On faisait encore des allers-retours, des suicides et résultat tout le monde rentrait dans les rangs. Et personne ne faisait le con. A la guerre comme à la guerre ! (rires)

Mais Limoges, c'est aussi là où j'ai pu remporter mes premiers titres avec l'équipe première et où j'ai joué avec les meilleurs joueurs du championnat de France et les meilleurs Américains du moment. Je ne sais pas à quelle époque il y a eu une cassure, mais les Américains qu'on avait à cette époque, ça n'avait rien à voir avec ceux qu'on a maintenant. Avant, le basket français c'était la référence pour les joueurs qui n'allaient pas en NBA, au plus grand bonheur du basket français. Mais un jour... ben, ils ne sont plus venus en France !

CHAMPION D'EUROPE AVEC LE CSP, EN 93

C'était mon premier titre avec Limoges, pour ma première saison là-bas. Sur le coup, on n'avait pas vraiment réalisé ce qu'on avait fait. C'est en rentrant en France, et encore plus à Limoges qu'on a compris. A l'aéroport, il y avait tellement de gens en liesse !

Et puis on était super fiers quand on repensait à toutes les souffrances et tous les sacrifices qu'on avait endurés pour en arriver là. Il y avait une telle pression, une telle attente... Même si on se sentait fort au niveau du championnat de France, on n'aurait quand même pas imaginé aller jusque-là. Personne n'aurait misé sur Limoges cette année-là !

Juste avant le Final Four, on avait perdu en quart de finale de la Coupe de France à Lyon. Cette défaite a été très importante parce qu'on perdait un des objectifs de la saison. Le coach était très fâché et il nous a fait travailler deux fois plus dur que d'habitude, avec beaucoup de courses. On en a tellement mangé avant le Final Four... Résultat, on était vraiment blindés physiquement et dans la tête. Je crois qu'on était au maximum de nos possibilités. Grâce à cette défaite, on est arrivés au Final

Four avec plus d'humilité mais on avait aussi beaucoup plus faim. On est arrivés sur le terrain contre le Real Madrid sans états d'âme et on a défendu comme un rouleau compresseur. On a gagné mais on ne s'est pas satisfaits de cette victoire.

En finale, on fait une première mi-temps catastrophique ! On jouait tellement mal... on n'avait pas d'adresse et on manquait de rythme en défense. Il y a eu une grosse remontée de bretelles à la mi-temps et on est revenu sur le terrain comme des morts de faim pour faire une énorme deuxième mi-temps. On a joué une de nos meilleures mi-temps en termes d'intensité et d'engagement physique. Et l'ambiance était incroyable. Ça m'a fait penser à un match arraché la qualif'. Le parquet vibrait. Et là, à Athènes, c'était la même chose. Quand on est revenu sur le terrain, on se sentait irrésistibles et on avait l'impression qu'ils ne pourraient rien contre nous. La cohésion était parfaite, on jouait sans se regarder. Le Benetton Trévise ne pouvait rien faire.

Alors on a gagné le titre, mais on n'a pas vraiment fêté ça parce qu'avec Bozidar... on a eu entrainement le lendemain ! (rires). Il ne fallait pas oublier le championnat et ne pas se disperser dans les nombreuses sollicitations... On a joué très émoussés contre Gravelines, mais on a quand même gagné le titre à la fin de la saison.

L'ASVEL

La dernière année à Limoges, quelque chose s'était cassé et je me suis dit que c'était le moment de voir autre chose. Villeurbanne sortait d'un dépôt de bilan et ils venaient de monter de Pro B. Après une magnifique première saison, ils m'appellent pour faire partie de leur projet. La façon dont jouait cette équipe me plaisait, alors je suis parti les rejoindre.

Dans ce groupe, on s'est vraiment éclaté que ce soit sur et en-dehors du terrain. Il y avait vraiment une grosse osmose entre l'équipe, les supporters, le staff... Je retrouvais la dimension familiale que j'avais connue à Cholet, mais avec de plus gros moyens.

Les gens me disent souvent : « Ce Final Four de 1997, pour toi, ça doit être le pire des souvenirs » (Jim se blesse en revenant aux vestiaires juste après que l'ASVEL a arraché la qualif au Final Four à Istanbul - ndr), mais non, ça a été un énorme souvenir parce que je pense que c'est la dernière équipe à s'être qualifiée pour le Final Four et puis avec les blessures qu'on avait, avec les intérieurs pas très grands qu'on avait, aller arracher la qualification là-bas... pffffff ! On n'avait pas l'avantage du terrain, eux viennent chez nous et nous gagnent de 15 ou 20 points, on gagne chez nous de 4-5 points et le dernier match on les gagne chez eux ! Bravo, quoi ! Et ça, ça se fait avec Rémi Rippert, Brian ●●●

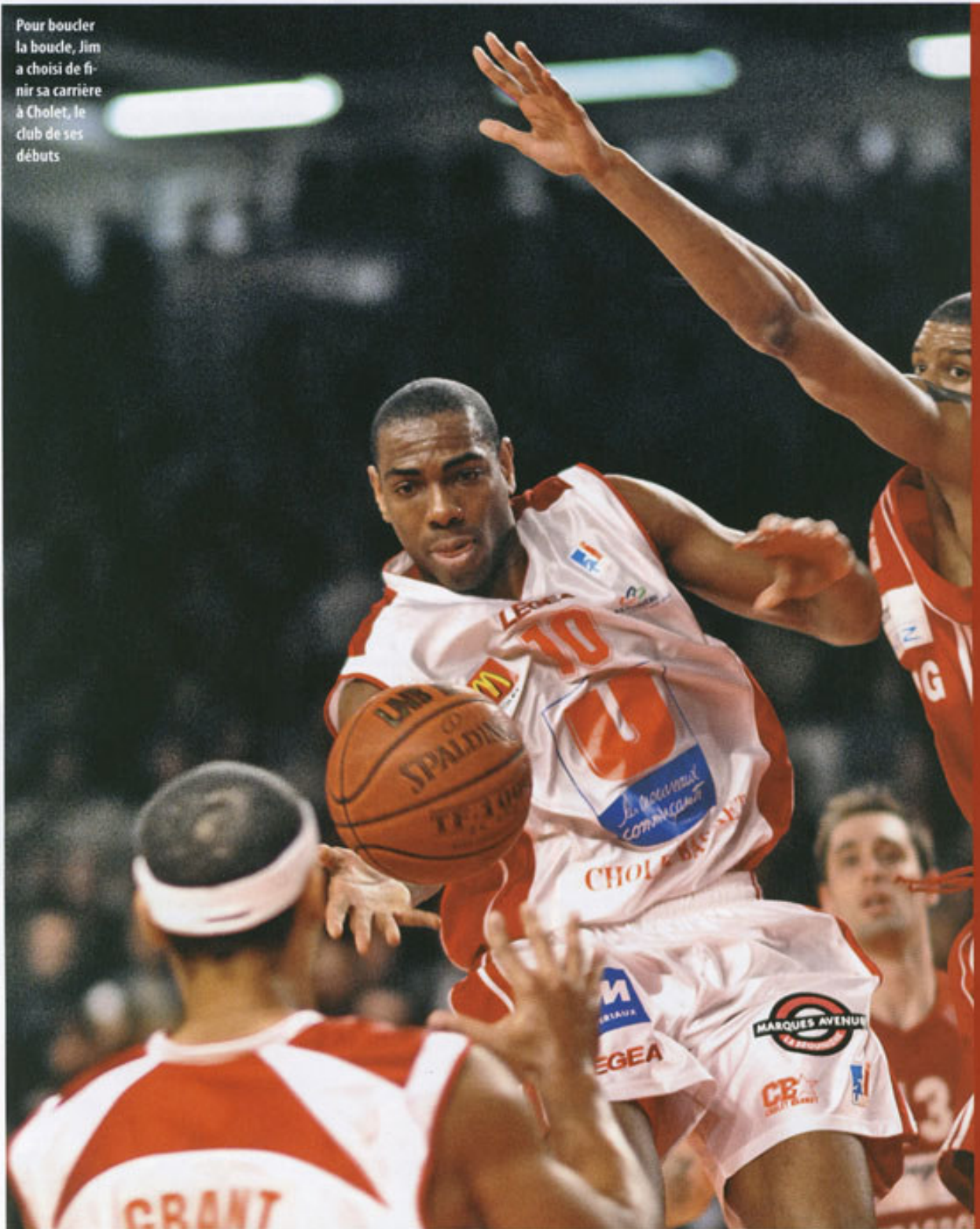


ils en parlent

GREG BEUGNOT

Je ne vois pas ce qu'on peut trouver de négatif sur Jim Bilba. C'est quelqu'un de fantastique. Des gens comme ça, ils passent quelque part et ils ne se rendent pas compte de tout ce qu'ils laissent comme empreinte. En plus, chez lui, ce n'était pas quelque chose de forcé, c'était lui : abordable, gentil, disponible, serviable. Par contre, sur le terrain, c'était Dr Jekyll et Mr. Hyde : il était volontaire, hargneux, déterminé. Il ne lâche rien et il s'investit à mort. La qualité de jeu de mon équipe a changé le jour où Jim est entré dans le groupe. Il est pharamineux. Quand il se coupe les tendons à Istanbul, tout le monde était effondré, mais lui, il arrive à l'aéroport avec le sourire et il remonte le moral de tout le monde ! Comme disait Maljkovic : « Bilba, c'est une commode Louis XV dans mon équipe. »

Pour bouter
la boude, Jim
a choisi de fi-
nir sa carrière
à Cholet, le
club de ses
début



ils en parlent

JEAN
GALLE

Jim est arrivé avec moi. Je l'ai intégré très vite dans l'équipe première et on a fait une saison incroyable. C'est un garçon exceptionnel. Jamais un mot plus haut que l'autre et en plus c'est un très gros travailleur. Je l'ai repéré parmi les espoirs du club parce qu'il avait un physique au-dessus de la moyenne et une faculté de contre incroyable. Même s'il avait très peu de basket derrière lui, il a pris sa place dans l'équipe grâce à son sens inné du basket. En attaque, il ne tirait pas beaucoup mais il plaçait toujours des écrans pour ses coéquipiers. Mais de vrais écrans ! De ceux que les shooteurs adorent parce que derrière, on a le temps de tirer.

“On s'est beaucoup battus pour faire progresser l'équipe de France et un jour ça a payé, en Australie. On constate souvent que tout le travail paie quand le groupe arrive à maturité.”

•• Howard, Jimmy Nèbot et moi à l'intérieur ! (il se marre). Il n'y a que le collectif qui nous a fait.

Et puis on a perdu le titre une fois, deux fois, trois fois, quatre fois, cinq fois... C'était horrible ! Il n'y a qu'une année où je n'ai pas été trop atteint... Je n'ai rien dit mais... On jouait contre Limoges. On perd chez nous, on va là-bas, on gagne et le 19 mai, pour le troisième match, la femme de Rémi Rippert accouche. J'en discute avec Hugues Occansey et puis je rentre chez moi, je mange et là, rebelote, c'est ma femme qui accouche de mon fils Killian ! J'appelle Greg dans l'après-midi pour le prévenir et je lui dis que je vais venir quand même au match. Elle perd les eaux dans le début d'après-midi, on provoque un peu l'accouchement et j'arrive à la salle à l'arrache dans les derniers instants... Rémi était venu jouer lui aussi. Alors, bien sûr, on perd le match mais j'ai dit à Rémi : « *Quand même cette journée ça reste une énorme journée !* » On était déçu sportivement, mais il y avait la joie d'être papa et ça...

Et puis l'année 2001, c'est la cassure. Le contrat de Gregor n'est pas renouvelé. On sent que quelque chose se casse dans l'équipe. Moi je ne me retrouve plus dans le projet et finalement je pars en Grèce...

LA GRECE

J'ai toujours eu de très bons feelings avec ce pays. Cette année-là, en 2001, il y a Stéphane Risacher à l'Olympiakos et Laurent Sciarra au Panionios. On essaie de se voir à peu près une fois tous les quinze jours. Je deviens champion de Grèce là-bas, malheureusement face à Stéphane. Ils menaient 2-0 et on revient pour gagner ! J'ai de très bons souvenirs avec les gars. J'étais dans une équipe très jeune : on n'était que trois étrangers avec J.R Holden et Betts. Là-bas, les joueurs grecs m'avaient prévenu : « *Jim, tu apprends à être patient dans ta voiture. Ce n'est pas la peine de te prendre la tête dans les embouteillages !* »

LE RETOUR A CHOLET

Quand je suis revenu en 2002, après le début de saison, on voulait que j'encadre toute cette jeune génération qui était en centre de forma-

tion pour les aider à progresser. En tout cas, c'était quelque chose de très enrichissant, que j'ai appris sur le tard. En fait, pendant le reste de ma carrière après Cholet, j'étais dans des équipes où il n'y avait que des internationaux, alors je n'avais pas besoin de faire ça. Mais quand tu reviens, tu as plus d'humilité, tu dois trouver des mots pour faire passer le message chez les jeunes. Je me suis vraiment éclaté avec ce nouveau rôle. J'étais un peu le chemin à suivre et je pense que ça a dû leur servir puisqu'ils continuent à bien bosser. C'était l'occasion de boucler la boucle et de redonner ce que j'ai pu recevoir en étant avec les jeunes.

LE BASKET FRANCAIS

A l'époque de Limoges, on était vraiment la référence et on avait la crème de la crème des Américains jusqu'au jour où... ils ne sont plus venus ! A cette époque on passait sur Antenne2 et FR3 et donc on était très médiatisés. Ce qu'on mettait en avant c'était plus le collectif, l'esprit d'équipe... On allait après chaque match célébrer ensemble cette victoire. Dans le bus, on jouait au tarot, à la belotte, on passait des heures et des heures à discuter et à se chamber... Et puis il y a eu une évolution. Maintenant, c'est les MP3, les DVD, c'est le manque de communication. Même si des fois en déplacement, quand j'étais dans le bus, je saoulais la personne qui était à côté de moi, mais bon...

Un jour, par exemple, j'étais avec Alain Digbeu et Jimmy Nèbot dans leur chambre et je suis resté à leur parler alors qu'ils n'avaient qu'une idée, c'était de dormir ! « *Jim, tu peux pas aller dans ta chambre pour dormir ?* » C'est ça qui me manque un peu parce que ça forge des liens dans une équipe. Et puis on faisait aussi pas mal de conneries, de blagues, ensemble. Il y avait des bizutages des nouveaux à chaque fois, et ça aussi ça cimentait le groupe. Je ne peux vraiment pas tout raconter (rire) ! Mais une fois, à Cholet, les anciens et les Américains trouvaient que je parlais trop et ils m'ont chopé pour me mettre du Tabasco dans le derrière ! Aujourd'hui, c'est aussi très dur de trouver ce genre de complicité dans un groupe parce qu'il y a des remplacements parfois au bout d'une semaine ou quinze jours.

L'EQUIPE DE FRANCE

Avec l'équipe de France, j'ai beaucoup de très bons souvenirs, avec bien sûr Sydney. Mais aussi le championnat d'Europe 1989 à Zagreb. Je débarquais de Guadeloupe et j'étais sur le banc comme 10-11^{ème} homme. Je me souviens que le premier jour, je suis descendu de ma chambre pour aller manger en claquettes et en short ! Je peux te dire que je suis vite remonté me changer !!! J'ai eu aussi la chance de jouer avec Hervé Dubuisson que j'admirais. Des joueurs comme ça ont été des exemples pour moi. Quand je me suis frotté à Stéphane Ostrowski, je crois que c'était bien pour tout le monde. Ça créait une émulation au sein du groupe, au sein de l'équipe de France et c'était un duel intéressant à suivre dans le championnat de France aussi.



On s'est beaucoup battus pour faire progresser l'équipe de France et un jour, ça a payé, en Australie. En fait, on constate souvent que tout le travail paie quand le groupe arrive à maturité. Des fois, on veut lui donner des objectifs trop hauts alors qu'elle n'est pas prête en termes de vie de groupe. La preuve : pour moi le groupe de Sydney est né en 1995-1996.

Un autre grand souvenir, c'est le Championnat d'Europe en France 1999. Voir ce public à Strasbourg ou à Pau... pffff... J'avais jamais vu le Palais des Sports vibrer comme ça ! On y a d'ailleurs peut-être laissé trop de gomme. Ce sont des souvenirs qui restent à vie. J'ai aussi ressenti ce genre d'impressions en Euroleague avec Limoges. On pensait que le parquet allait exploser : il vibrait tellement ! On ne pouvait pas perdre dans une salle comme ça !

LA RETRAITE

Le terrain en lui-même ne me manque pas trop, même si mon corps me réclame de faire une activité physique. Mais j'ai quand même donné pendant vingt ans... Il y a pas mal d'anciens copains qui m'ont sollicité, comme Fred Forté qui voulait que je vienne faire une saison à Limoges ou Olivier Bourgain, ça m'a flatté, mais bon, j'en avais vraiment ras la casquette, alors j'ai pris un peu de recul. Tu me vois serein, comme ça, mais dans ma tête, ça cogite... Au moins, le deuil avec le terrain est fait, c'est sûr.

Pour le moment, je fais la formation de GM avec Limoges, sur Paris, en attendant de trouver quelque chose à faire l'année prochaine sur Cholet, on verra bien... De toutes façons, je n'ai pas encore cherché à m'ouvrir d'autres portes, j'ai plus pris le temps de souffler, je regarde des matches de Pro B, de Pro A... je profite. ●

